

MARIA POURCHET

**ROME  
EN UN JOUR**

roman

*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

AVANCER, roman, 2012.

ROME EN UN JOUR



MARIA POURCHET

ROME  
EN UN JOUR

roman

*nrf*

GALLIMARD



*Pour Audrey A.*



## *Toit d'un hôtel, extérieur fin du jour*

Trente-cinq mètres, douze étages émergés et je dirais deux sous-sols, bien sûr que c'est quelque chose, rapporté aux proportions de Paris. De là à parler de gratte-ciel, je ne sais pas. À mon avis, c'est simplement que vous n'avez pas l'habitude d'aller si haut. Je vous assure moi que douze étages, un velum et deux cents mètres carrés de terrasse, ce sont des choses qui se font, c'est même le tout-venant à cette échelle. Mettons que vous ayez un hôtel. Vous n'avez pas d'hôtel, nous sommes d'accord, mais imaginons. Vous avez un hôtel. Bon. Vous avez donc un peu de relations à la mairie. Un papier, un tampon, vous voilà autorisé à terrasser votre toit, pour peu qu'il soit plat. Le reste, c'est l'histoire de trois lampions, de quelques lattes en bois traité, ici ils ont pris du teck, de vous à moi, ils se sont trompés, la précipitation sans doute. C'est fragile, le teck, et ça fait salle de bains. Je vous conseillerais, pour ce que ça vaut, de partir sur un béton ciré. Alors, bien sûr, vous trouverez toujours quelqu'un pour prétendre que le béton ciré ça tache, qu'humide ça devient casse-gueule, que le béton ciré ceci, le béton ciré cela. En termes de sols, on n'a pourtant rien inventé d'aussi praticable depuis le granit. Enfin, c'est

secondaire. Le vrai sujet, puisqu'on aborde sérieusement la question terrasse, ce sont les végétaux. Il s'agit d'être un minimum renseigné, de réfléchir, de voir une fois dans sa vie au-delà de la couleur du pot. Que sait-on à ce stade? Que nous sommes dans les airs, que l'air est chargé, que notre végétal se prendra dioxyde d'azote sur monoxyde de carbone, sur que sais-je encore de dégoûtant. Voilà qui n'est pas à la portée du premier bananier venu. Le bananier parlons-en, on vous le colle à tous les balcons, c'est bien joli mais on ne lui rend pas service. Il n'est pas prévu pour la ville, le bananier, il crève. Et avant que vous me posiez la question, non. Non, le bougainvillier, le rosier grimpant, le forsythia, ce n'est pas beaucoup mieux. Une seule option à mon sens, le troène. Difficile de trouver plus facile à vivre que le troène, il n'a jamais besoin de rien, c'est presque un mystère. Il ne demande pas d'engrais, il ne demande pas qu'on lui fasse la conversation, il ne demande pas vraiment de soleil, tout juste un peu d'alcool à brûler en cas de charançons et encore. Maintenant, je ne vous oblige pas à me croire sur parole. Vous êtes libre de tenter autre chose, après tout, c'est votre terrasse. Le papyrus, c'est à la mode, par exemple. Vous pouvez tout à fait faire crever un papyrus ou deux, pour voir. Après ça vous retombez sur du troène, je vous le signe, conclut Michel, caressant la broussaille quelconque qui se trouvait à sa portée.

Et il attendit pour en débattre que quelqu'un lui opposât un contre-argument recevable. Préférence pour le laurier, suggestion de pesticides naturels, points de vue divergents sur l'horticulture en général.

Personne. L'auditoire observait un silence assez global que Michel hésitait à interpréter comme une adhésion massive.

Il fit alors valoir, comme ça, en supplément, que les troènes se trouvaient sur la terrasse au nombre de six, six troènes comme les voitures. Parfois un bon mot suffit à réveiller les conversations.

Toujours rien. Ce silence devenait désobligeant. Michel voulait bien que le calembour demandât une certaine disposition d'esprit, que l'on fût claqué, que l'on fût samedi, mais quand même.

Enfin quelqu'un se décida à en décrocher une, ce fut pour prononcer le titre d'un film récent dont chacun voulut soudain commenter le casting, un autre soumit deux noms japonais, un restaurant, un plasticien, de là on arriva on ne sait trop comment à la cérémonie du thé. Et ainsi de suite, arts de vivre, grand écran, voyages et avant-garde, avec une fluidité déconcertante, sans jamais passer par la jardinerie hors sol. Encore raté, songeait Michel, voyant s'éloigner à toute vitesse la possibilité d'une controverse botanique. Dommage. C'était un sujet vaste et conflictuel, très difficile à épuiser, qui aurait pu contenir cette assemblée dissipée jusqu'à l'arrivée de Paul.

Car depuis quarante-cinq minutes, c'est Paul que l'on attendait, lui-même ignorant être attendu quelque part. Ce soir le Racing recevait Montpellier, Paul recevait le satellite, ne cherchons pas plus loin : Paul était devant le poste, à mille lieues d'envisager qu'on pût lui réserver un anniversaire surprise fin juin, à lui, natif de février, deuxième décan. Un Poisson donc. Oui, un Poisson ascendant Scorpion même, de quoi s'en prendre plein la figure le matin sur RTL entre six et sept, le Poisson étant ce qu'il est, double, flemmard, hypocrite, le Scorpion étant pire, qui assassine tout ce qui

dérange, parenté comprise. Bien sûr, c'est faux : Paul est avant tout un spécimen fréquentable et sympathique, la preuve, une douzaine de personnes se sont déplacées pour lui un soir de match. D'autres sont en route.

Parmi les douze nous ne connaissons évidemment pas tout le monde. Michel, donc, et à sa droite bien qu'ils ne soient pas arrivés ensemble, une imposante fille qui nous dit quelque chose. Sophie, autant qu'on s'en souvienne. Et puis la face toujours un peu convulsée de Stan, compensée par le beau visage lisse de sa femme Virginie, dont on pourrait aussi évoquer les jambes. Et puis Benoît, soustrait pour quelques heures à son activité principale, attendre chez lui la fin du monde, et puis cinq ou six autres dont on doit reconnaître qu'ils nous sont inconnus. Ce qu'aux deux tiers ils sont aussi, les uns pour les autres.

Quarante-cinq minutes plus tôt, les premiers arrivés avaient fourni les efforts d'usage. Civilités, contacts, franchissement empressé de la distance sociale courante. Un bref instant, chacun s'était trouvé à moins de cent vingt centimètres de son prochain, participant d'un cercle à vocation amicale qui aurait pu avoir de l'avenir. Trop contrasté, mou, sans leader naturel, le collectif n'avait cependant pas tenu. Juste le temps de se demander combien d'amis communs nous réunissaient ce soir, ou c'était Paul ou c'était Marguerite, ce fut vite vu.

Deux groupes cohabitaient désormais. Quelques survivants du cercle d'origine, refusant encore de s'asseoir, demeuraient en petite formation aux abords des jardinières décoratives. Au fond de la terrasse, le gros du contingent négligemment répandu sur un îlot de chaises longues. Enfin, certains indi-

vidus plus farouches que d'autres représentaient çà et là, qui avec une cigarette, qui avec un téléphone, différentes sociétés unipersonnelles.

Au sein du clan debout où n'avait pu s'épanouir la nature conférencière de Michel, on n'eut bientôt plus rien à se dire. On s'était entendu sur le meilleur japonais de Paris, la météo, le caractère un peu idiot de cet anniversaire périmé, chacun avait déjà développé son actualité personnelle. Virginie attendait imperturbablement un rôle, Stan plus nerveusement des commandes, Sophie les résultats d'un concours interne, Michel une occasion improbable de reparler espaces verts, quant à Benoît, ne s'estimant pas assez intéressant pour constituer cinq minutes un sujet de conversation, il passait son tour. On en était donc à se racler la gorge, à étudier par-devers soi différentes solutions d'évasion. A : partir se dégourdir les jambes du côté de l'ascenseur et le prendre ; B : se pencher sur le vide au motif d'admirer Paris et lâcher bêtement quelque chose, lunettes ou sac à main, qui nous obligerait à redescendre ; C : s'évanouir. Encore un peu et Paul et Marguerite allaient débarquer sur une terrasse sinistrée.

Aussi Stan réagit, s'enquérant de la disponibilité de quelque rafraîchissement — n'importe quoi sauf de la flotte — auprès d'un garçon qui devait bien être un serveur puisqu'il était jeune, sapé, et bayait aux corneilles. Erreur d'interprétation. L'interpellé regretta de n'appartenir point au personnel, se proposa d'en quérir lui-même un représentant. Il en profiterait pour pisser. Il ajouta qu'il s'appelait Alexandre, spécifia sa qualité d'invité, des fois que ça ne soit pas tout à fait clair. Invité de Paul.

— Michel, dit Michel, spécifiant sa relation privilégiée à Marguerite, par voie de conséquence à Paul. Par voie de conséquence seulement.

— Alors j’y vais, dit Alexandre qui s’en fut.

*Appartement Paul et Marguerite,  
intérieur fin du jour*

Le match, ce devait être hier. Le Racing aura perdu, le Racing aura gagné, encore que gagné on l'aurait su, mais cela devait forcément se dérouler hier puisque Paul regarde autre chose. Ce sont des animaux, de grandes étendues vierges, un ciel pas possible. On pourrait là-dessus profiter d'un commentaire encyclopédique et fasciné si Paul n'avait coupé le son. Une main lui tenant lieu d'appui-tête, l'autre fourrée jusqu'au poignet dans un carton rectangulaire qui contient grassement dix palets pur beurre Délices d'Armor, Paul est fagoté comme l'as de pique. Il ne s'attend pas à sortir. Ça a marché.

Vers le poste où se meut un crocodile, Paul dirige la main prolongée du paquet de gâteaux. Visant le nuisible, lui prend l'envie simple de dire Gogo Gadget au bras. Gogo Gadget au bras, prononce-t-il bientôt dans un petit frisson régressif. Il est bien là, Paul. C'est ce sentiment court et parfait, toujours difficile à décrire. Plus un état qu'un sentiment d'ailleurs, car tout cela est avant tout physiologique, disons que chaque cellule de Paul se trouve pour une fois à sa place, heureuse de son sort dans ce corps libre et avachi et, brièvement, Paul ne manque de rien. À la rigueur, une petite pipe. Si l'on voulait

être perfectionniste. À la rigueur. Voici justement qu'apparaît Marguerite mais ne rêvons pas.

On découvre Marguerite, grande et raide brune à potentiel, pas tout à fait belle mais pourrait l'être, n'a pas l'air en effet de vivre pour parfaire le bonheur d'un homme à genoux sur le parquet. Ce serait même plutôt l'inverse. Marguerite se place verticalement dans le champ visuel de Paul, pile devant l'écran, de manière à se superposer presque totalement à l'objet d'attention initial, à savoir, donc, un ciel parfait, quelque part dans le sud de l'Afrique. Paul a déjà un peu vécu, y compris avec d'autres filles, et ne s'émeut plus de telles obstructions à propos de quoi leur redire encore « ton père n'est pas vitrier » ne produira de toute façon aucun effet. De manière générale, leur père, mieux vaut éviter d'en parler.

Marguerite est habillée pour l'extérieur d'une chose verte échancrée dans le dos, zippée devant et qui, s'amplifiant à partir de la taille, ne donne que peu d'informations sur sa morphologie. Elle a arrangé ses cheveux. Ce qui ne manque pas d'interpeller Paul sans qu'il se sente pour autant concerné.

— Tu sors ? relève-t-il.

Auquel cas il l'inviterait à se demander si la chose zippée ne se porte pas dans l'autre sens. Une suggestion.

## *Toit de l'hôtel*

Un Stan mortifié par sa méprise faisait bruyamment valoir à l'assemblée que rien ne ressemblait plus à un jeune type en costard noir, dents blanches et bottines de tapette qu'un autre jeune type dans le même équipement, n'était-ce pas à ce profil que correspondaient, neuf fois sur dix, les serveurs dans ce genre de taule ?

— Mais si, dit doucement Virginie, appliquant sur l'avant-bras conjugal une main balsamique.

— Si tu le dis, admit Benoît qui s'en foutait comme du reste.

— Non, objecta quelqu'un qui ne s'en foutait pas, à savoir Michel. Tu généralises, voulut-il argumenter, révélant une possible appartenance à cette catégorie de combattants qui ne souhaitent pas laisser dire n'importe quoi, détestent les approximations, voudraient que l'on soit un peu plus mesuré dans ses propos. Dieu sait que ce sont des choix difficiles, socialement parlant.

Bientôt reparut Alexandre dans le sillage d'un type qui pouvait passer pour son frère, en effet, même corpulence et strictement pareille dégaine, au tablier près. CQFD, triompha Stan,

modestement. La doublure se présenta comme étant l'homme qu'on espérait : il avait ici charge du bar. On l'entoura. On lui demanda son prénom. C'était Achille. On voulut le tutoyer, on le flatta. C'est beau Achille, c'est grec, non ? On voulut le toucher, on l'aima immédiatement. Certaines personnes ont ce pouvoir sur les autres, c'est injuste, je sais, mais il fallait vendre du pinard.

— Un blanc sec, l'acclama-t-on, un sauvignon, monsieur une Seize, une Seize attention pas une Suze et pas en canette, sinon n'importe quelle pression, moi un chardonnay monsieur, vous avez quoi en bourgognes, par ici un rouge, un peu frais un peu fruité, encore que non. Il est tôt. Un Coca. Encore que non, c'est samedi soir. Mettez un mojito mais alors léger sur le rhum et cubain si possible, attendez, mettez deux mojitos. Attendez. Bon, pour les mojitos, levez la main ! gueula Stan.

— Ho, brailla Achille à son tour.

Très haut. Ainsi qu'on pourrait à la rigueur se le permettre dans les métiers de commandement.

Stan obtint un chiffre autour de six, Achille un calme scandalisé. Il dit merci, il ajouta Messieurs-Dames, prétendit vouloir en placer une. Séant, la consommation des boissons impliquait certaines règles, il était venu les présenter, sauf votre respect, la commande on verrait ça plus tard.

— Accouche, lança Stan qui avait soif et de l'éducation.

Les règles se réduisaient à une seule. Marguerite avait financé le buffet et les vins qui y seraient servis. Tourainegamay, muscadet, point barre. Toute autre consommation, apéritive, digestive ou simplement fantaisiste serait à la charge du consommateur, est-ce clair ?

— Il faut payer son coup quoi? reformula Stan, un rien offensif.

— Ce n'est pas grave, Stanfield, assura doucement Virginie car il ne s'appelait pas Stanislas. Ce n'est pas grave, je t'assure.

Et repositionnant sa main sur le bras stanfieldien qu'on imagine bien tatoué de dessins violents et de messages d'amour, elle lui promit, dans l'oreille, qu'elle ne prendrait rien.

— Et le buffet, il est où? voulut encore savoir Stan, ses efforts de contenance portant l'incarnat de son teint un degré au-dessus.

— Le buffet, il est pas encore là, reprit le professionnel avec un mimétisme à la limite de l'effronterie. Le buffet, il sera là à vingt et une heures tapantes et moi je serai en bas.

Et tournant les talons, il laissa à Alexandre, afin qu'il s'en démerde, la carte de l'établissement.

On fut consterné. Avait-on déjà rencontré pareil cuistre? Tout cela ne sentait pas son école hôtelière, loin de là. On supposa qu'il s'agissait d'un extra, échappé de l'encadrement du Club Med, moniteur de ski en hiver, serveur de mes deux en été, en attendant les vendanges à la rentrée, comment s'appelait-il déjà, qu'on le signale? S'ensuivit une discussion relative au recrutement du personnel de service dans la restauration, le problème étant le turnover, le manque de qualification, le manque de motivation, le manque d'entrain de ces gens. Michel n'était pas tout à fait d'accord, il faut se les cogner les clients et vous en connaissez beaucoup des types polis pour le Smic, mettez-vous cinq minutes dans la peau de cet employé. Stan fit valoir que, bizarrement, il se mettait

plus volontiers dans celle du type qui se saignait en charges patronales pour un empaffé qui ne servait qu'à plaisanter avec les femmes de chambre. Ne me lance pas sur la politique, prévint Michel, et il n'insista plus parce que Stan était connu pour ne pas aimer ça.

On fit circuler la carte.

Quelqu'un fit remarquer que c'était un progrès, mais que ça ne faisait pas venir Paul, et sa Marguerite encore moins.

maquillage, elle s'est laissée tenter par une douche, les jets sont hydromassants, tu devrais venir essayer, c'est quelque chose.

Aldo ne sait quoi faire, quoi dire. Voilà un type à qui l'on propose de l'escorter sous la douche et qui ne bouge pas.

Alice attend un moment sans avoir l'air d'attendre, art venu du fond des âges et qui ne s'apprend pas. Elle s'assoit au bord du lit, dénoue la serviette. S'échappent en flots lourds les boucles humides et ce parfum d'ambre que l'on commence à connaître. C'est pratiquement le même pour tous les shampoings d'hôtel.

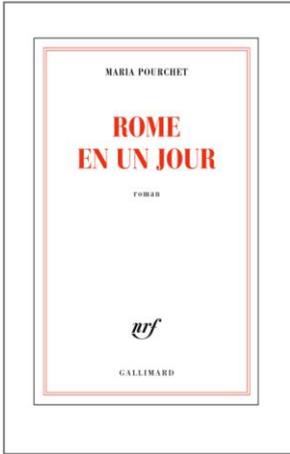
Un téléphone sonne nulle part.

Aldo dit, ce n'est pas le mien, ce qui lui permet de dire quelque chose.

Alice dit que c'est le sien mais qu'il va s'arrêter.

Et comme cela sonne à nouveau, Alice en soupirant décroche.

Elle dit non, tu ne montes pas chez moi, d'ailleurs je n'y suis pas et pour la dernière fois, s'il te plaît, Paul, tu m'oublies.



# Rome en un jour

## Maria Pourchet

Cette édition électronique du livre  
*Rome en un jour* de Maria Pourchet  
a été réalisée le 26 juin 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070142163 - Numéro d'édition : 254580).

Code Sodis : N56193 - ISBN : 9782072494468

Numéro d'édition : 254582.